Ami du Clergé du 22-29 mai 1947

Deuxième partie : PRÉDICATION

SOMMAIRE

Pour la Fête-Dieu. — Jésus lumière et vie, 201.
Instructions du Dimanche. — XXXIV. *3e Dimanche après la Pentecôte :* La brebis perdue et la drachme égarée, 204 ; — XXXV. *4e Dimanche après la Pentecôte :* La vocation des Apôtres, 205.
Causeries sur la Messe. — XVIII. La Préface, 206.
Causeries liturgiques. — IX. Pâques, 208 ; — X. Du temps pascal à l'Ascension, 209.
Lectures sur Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus. — XII. Mission apostolique, 210 ; — XIII. Patronne des missions, 212.
Sujet de circonstance. — *Pour le jubilé d'une religieuse supérieure d'une institution de jeunes filles :* Une double maternité, 215.

LA FETE-DIEU

JÉSUS LUMIÈRE ET VIE

Mes frères,

S'il y eut dans l'histoire du monde un moment solennel et décisif, c'est bien celui qui précéda l'arrestation et la Passion de Notre Sauveur Jésus. Ce qui se déroulait en cet instant suprême, c'était le salut du monde.

Judas, le traître, était sorti du Cénacle et dans l'ombre de la nuit tombante.

Et cependant, Jésus entouré des apôtres encore fidèles, mais si faibles et si inconstants, leur donnait ses derniers encouragements et ses derniers conseils. « Ne vous troublez pas, leur disait-il, vous avez confiance en Dieu, croyez en moi également. Je m'en vais à mon Père, pour vous préparer votre demeure dans le ciel. Oui, je m'en vais et vous savez bien où je vais et vous connaissez le chemin » (Jo., XIV).

L'entretien avait pris une forme grave et solennelle. Le Maître parlait avec une majesté tranquille et sereine, son regard plongeait dans l'avenir prochain et il parlait de sa mort imminente, comme d'un court voyage, entrepris volontairement, pour aller à son Père.

Les apôtres étaient tout déconcertés par ce calme souverain et par la profondeur de ces paroles si simples en apparence.

L'un d'eux, Thomas, s'écria : « Seigneur, nous ne vous comprenons pas. Nous ne savons pas où vous allez et comment saurions-nous le chemin ? » Et Jésus lui dit : « Je suis la Voie, la Vérité et la Vie, personne ne vient à mon Père, si ce n'est par moi. *Ego sum via, veritas et vita, nemo venit ad Patrem nisi per me.* »

Ces paroles sublimes ont été l'objet de bien des réflexions, de bien des méditations.

Aujourd'hui mon intention n'est point de chercher à vous faire goûter un peu de la beauté et de la grandeur de cette parole dans son sens immédiat.

Je voudrais vous montrer, en ce jour où nous glorifions le Saint-Sacrement, comment le Christ réellement présent dans l'Eucharistie, est encore et toujours, pour chacun de nous, la voie parce qu'il est la vérité et la vie, la lumière et la chaleur de nos âmes. 1° Jésus, lumière ; 2° Jésus chaleur, dans la sainte Hostie, voilà l'objet de cet entretien.

I. — *Jésus, lumière de vérité*

Jésus présent réellement dans la Sainte Eucharistie, avec son corps, son âme et sa divinité, est directement, immédiatement la lumière intime de nos âmes. Cette vérité est bien facile à développer, elle s'appuie sur l'évidence.

Un rapide aperçu de l'histoire de l'Eglise nous le fait comprendre, mais d'abord permettez-moi une simple comparaison. Il nous arrive bien souvent, après avoir vu le soleil briller dans tout son éclat, de le voir disparaître, pour un instant, derrière un nuage plus ou moins épais. Tout à l'heure, ses rayons joyeux et splendides portaient partout la gaieté et la fécondité. C'était comme une ardente caresse qui passait sur toute la nature, y réveillant partout les énergies éteintes par l'hiver, faisant courir partout comme un frémissement de vie et d'enthousiasme.

Et maintenant le soleil s'est voilé. Derrière le nuage on le devine, mais on ne le voit plus. Est-ce à dire qu'il a cessé d'agir, que son influence est éteinte ? Ne croit-on plus à sa réalité, à sa puissance, à son activité ? Bien loin de là, ses rayons tamisés par le voile qui le dérobe, ne laissent pas de répandre encore partout la lumière et la vie, son action est encore si évidente et si palpable pour ainsi dire, que personne ne s'inquiète de sa disparition, que la confiance en sa force n'est ébranlée chez personne.

Notre-Seigneur J.-C. est, dans l'ordre moral, ce que le soleil est pour notre monde terrestre. Celui-ci est le foyer de la source de toute lumière et de toute vie pour le corps. De même Jésus est le centre de toute lumière et de toute vie pour les âmes.

Sans le soleil, le globe terrestre est réduit à la stérilité, à l'ombre et au froid de la mort ; sans Jésus-Christ, les âmes sont vouées à l'infécondité, aux ténèbres et aux angoisses d'une mort sans fin.

Jésus, notre divin soleil, s'est levé un beau jour à l'horizon de l'humanité. Pendant près de trois années il a brillé aux yeux du monde dans tout son éclat. Ses rayons étincelants et féconds, c'étaient ses miracles, c'étaient ses prédications, semant dans toutes les âmes la vérité et la vie par la grâce. Sous cette action puissante, des germes ont jailli autour de lui, des fleurs et des rameaux : des apôtres dévoués et de saintes femmes.

Malheureusement des ronces et des épines ont poussé également : des ennemis acharnés et des persécuteurs implacables. Puis le soleil, son œuvre accomplie, s'est voilé pour jamais aux yeux du monde. De loin en loin seulement, quelques rares éclairs traversent la nue ; ce sont les miracles, les apparitions, les prodiges qui viennent confirmer l'enseignement de l'Eglise, révéler la grandeur d'un saint, ou réveiller un peuple aimé de Dieu. Ce sont là des exceptions. La loi ordinaire c'est que pour chacun de nous, Jésus, notre soleil est là derrière le nuage des Saintes Espèces ; il est là, réellement et substantiellement, derrière le voile de la sainte Hostie, caché à nos regards, mais visible, oui, toujours et éternellement visible, non seulement par la mémoire de l'Humanité, par la certitude de sa propre parole acceptée par notre foi, mais visible par ses effets, par son action toujours puissante, toujours réelle, toujours irrésistible.

Voulez-vous saisir cette activité sur le fait, voulez-

vous la voir et la comprendre ? Regardez l'humanité. Depuis 19 siècles, ce sol ingrat et souillé qu'était le cœur humain porte des fruits et des fleurs d'un parfum merveilleux et d'une teinte incomparable. Là où il n'y avait place que pour la débauche et pour le vice honteux et dégradant, on a vu des légions de Vierges plus semblables à des anges, qu'à des créatures faites avec le limon humain.

Là où il n'y avait que faiblesse ou impuissance, au point de vue intellectuel et moral, on a vu des multitudes de docteurs et de directeurs de consciences. Les plaies qui rongeaient la société et la famille ont disparu. L'homme est devenu plus grand : « Il semble bien, disait Joubert, que depuis l'avènement de Jésus-Christ, il y a eu dans le monde une connaissance plus générale de tous les devoirs, et une facilité plus répandue et plus commune à pratiquer les vraies vertus et toutes les grandes vertus. »

Ne voyez-vous pas dans tout cela l'effet de la Sainte Eucharistie ? Cherchez donc où les martyrs ont puisé le sublime courage qui les immortalise à nos yeux ? On avait vu bien rarement jusque-là un homme comme Socrate mourir pour une idée, pour une doctrine et voici que *des millions* d'individus de tous les âges, de toutes les conditions, de tous les sexes, se dressent devant la force qui veut courber leur front devant les faux dieux et de leur bouche un seul mot s'échappe, non pas un mot de colère, un mot d'injure, une parole de révolte et d'orgueil, mais un mot calme, respectueux, ferme et résolu : *Non possumus !* Nous ne pouvons pas, nous ne faisons pas cela ! Vous pouvez nous briser, mais non pas nous fléchir, vous pouvez nous torturer, mais non pas nous abattre. Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes !

Mais où donc avez-vous puisé ce courage saintes victimes, où avez-vous trouvé le secret de cette force et l'ardeur de cette conviction ?

Ce qui se passait alors dans les prisons romaines est inénarrable. Quelle joie pour les confesseurs du Christ, quand le diacre ou le sous-diacre de la communauté chrétienne leur apportait en cachette le pain eucharistique ! Avec quelle foi ils l'adoraient, avec quelle piété ils le recevaient dans leur bouche et leur cœur ! Et ce n'est pas seulement de l'histoire ancienne... ! Sans l'Eucharistie pourrait-on comprendre la constance séculaire des martyrs ?

Et plus près de nous ces âmes innombrables qui, renonçant aux joies de la famille, se sont enfermées dans les cloîtres pour consacrer leur vie à la prière, à l'étude, au soin des malades, à l'éducation des enfants. Hélas ! on les poursuit, on les exile, on les chasse tantôt d'un pays et tantôt d'un autre. Les Ordres religieux sont, comme le Christ lui-même, un signe en butte à la contradiction. Les ennemis de la foi affectent de les tourner en dérision ou de les désigner à la haine publique... Qui leur a inspiré de faire ainsi le sacrifice de leurs espérances terrestres, de leur fortune, de leur temps, de leur vie elle-même ? Oh ! la réponse est facile.

« A Paris, écrivait l'historien H. Taine, dans les deux salles de la Préfecture de police où les filles et les voleuses arrêtées restaient un jour ou deux dans les dépôts provisoires, les religieuses de Marie-Joseph, condamnées par leurs vœux à vivre dans cet égoût toujours coulant de boue humaine, sentent parfois leur cœur défaillir ; par bonheur, on leur a ménagé dans un coin une petite chapelle ; elles y vont prier, et, au bout d'un quart d'heure, elles ont refait leur provision de courage et de douceur.

Très justement, et avec l'autorité d'une longue expérience, le P. Etienne, supérieur des Lazaristes et des filles de S. Vincent de Paul, disait à des visiteurs étrangers : Je vous ai fait connaître le détail de notre vie, mais je ne vous ai pas donné le secret. Ce secret, le voici : c'est Jésus-Christ connu, aimé, servi dans l'Eucharistie. »

Voilà comment Jésus est lumière dans la sainte Hostie.

Et que dire maintenant de toutes les clartés intimes et fécondes qu'il a répandues depuis des siècles dans les cœurs de ses prêtres, de ses ministres, dans les paroisses ou à la tête de l'Action catholique ?

Y a-t-il une plus grande pensée spirituelle, un grand dessein de piété, une grande œuvre de charité, qui ne soit sortie de ce colloque intime et quotidien entre l'âme d'un saint prêtre et le Dieu qu'il sacrifie et qu'il reçoit tous les jours, entre l'âme d'un S. Vincent de Paul, d'un S. François de Sales, d'un S. Alphonse de Liguori, d'un S. Curé d'Ars, et tant d'autres qu'on pourrait citer ? Entre ces âmes et le Dieu qu'elles aimaient si ardemment, si puissamment, ne devait-il pas jaillir nécessairement par suite de cette rencontre si fréquente, des étincelles d'une lumière capable d'éclairer et d'éblouir le monde ?

Vous le voyez donc, pour mesurer la lumière, la vérité apportée au génie humain par le Christ, il ne suffit pas de prendre l'Evangile ou l'enseignement traditionnel de l'Eglise et d'y compter les idées originales, les grandes pensées, les préceptes féconds ; il ne suffit pas même de calculer toute la puissance de ces exemples et de ces miracles, tout l'effet de ces prédications et de ces souffrances, il faudrait surtout pouvoir apprécier toutes ces illuminations intimes, toutes les inspirations personnelles et quotidiennes, toutes les clartés intérieures que par l'Eucharistie reçue ou méditée, il a répandu dans les âmes des chrétiens et des chrétiennes et surtout des saints et des saintes. A la beauté de ces fleurs et de ces fruits, on pourrait mesurer l'efficacité de ce soleil caché sous la nuée légère de la sainte Hostie.

Car ces âmes-là ont su faire passer dans leur vie, et dans toutes leurs actions et dans toutes leurs paroles ou écrits, tout ce qu'elles recevaient de la source divine où elles puisaient.

Ainsi elles ont éclairé le monde par l'éclat de leurs vertus et elles ont révélé la présence et l'action de Notre-Seigneur Jésus-Christ dans la Sainte Eucharistie.

II. — *Jésus, chaleur de vie*

Jésus est aussi, derrière le nuage qui le dérobe à nos yeux, la vie et la chaleur de nos âmes. Et en vérité, cela ressort avec tant d'évidence de tout ce que je viens de vous dire, qu'il semble qu'il n'y ait plus rien à y ajouter.

Dans l'ordre spirituel comme dans l'ordre matériel, tout rayon est à la fois lumière et chaleur, toute inspiration qui éclaire l'intelligence, agit aussi sur sa volonté.

Rien ne saurait nous encourager plus puissamment et plus fortement à la vertu et à l'honneur que l'exemple si lumineux et si rayonnant des saints.

Mais ce n'est pas seulement en nous éclairant que la sainte communion nous fortifie ; et si les grâces de clarté surnaturelle nous montrant le chemin du devoir y sont abondantes, bien plus puissantes et

plus abondantes encore sont les grâces de force et d'énergie vitale qui nous y communiquent avec intensité la vie divine.

Rien n'est si clairement indiqué dans les évangiles. Un jour, Notre-Seigneur enseignait dans une synagogue de Capharnaüm. La veille, il avait, par un éclatant miracle, nourri cinq mille hommes dans le désert avec cinq pains et deux poissons. Il profita de cette circonstance pour leur parler de la multiplication bien plus merveilleuse encore qu'il devait faire d'un pain mystérieux, le pain eucharistique avec lequel il nourrirait, non plus seulement cinq mille hommes, mais des millions et des milliards de chrétiens dans la suite des siècles, et il leur dit ces paroles : « Je suis le pain de vie, le pain venant du ciel, et celui qui en mange ne mourra point. *Oui, je suis le pain vivant* qui suis descendu des cieux. *Si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement, et ce pain que je donnerai c'est ma chair pour faire vivre le monde* » (Jo., VI).

Devant ces affirmations nouvelles, les juifs se mirent à murmurer en demandant comment cela était possible, mais Jésus reprit avec plus de force encore : « En vérité, en vérité je vous le dis, si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. — Ma chair est vraiment une nourriture et mon sang un breubreuvage. Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui. »

Arrêtons-nous à ces dernières paroles, si belles et si instructives. Notre-Seigneur nous en a donné luimême un sublime commentaire.

Pour nous expliquer cette vie intime de nos âmes en union avec lui, il nous dit : « Je suis la vigne et vous êtes les branches. Mon Père est le vigneron. Toute branche qui ne porte pas de fruits, il la coupe, et toute branche qui porte des fruits il l'émonde afin qu'elle en porte davantage. Demeurez en moi et moi en vous. De même que la branche ne peut rapporter aucun fruit si elle n'est unie à la vigne, *de même vous ne pouvez rien si vous ne restez en moi ; celui qui demeure en moi, et moi en lui,* celui-là rapporte beaucoup de fruits, car sans moi vous ne pouvez rien faire » (Jo., XV, 4, 5).

Vous l'entendez, sans Jésus nous ne pouvons rien qui mérite le ciel et qui ait de la valeur devant Dieu. Nous pouvons peut-être grandir aux yeux des hommes, devenir célèbres, qu'est-ce que toute cette fumée pour le bon Dieu ? Pour lui plaire, à ce divin vigneron qui n'a de regard que pour sa vigne, il faut appartenir à Jésus, il faut être uni à Jésus, par la Sainte Eucharistie.

Notre rôle est grand alors, il est sublime. Comme la branche concourt à la beauté et à la fécondité du cep auquel elle appartient, mais à condition de se subordonner au plan et au mouvement vital de l'ensemble harmonieux dont elle fait partie, ainsi tout chrétien a une fonction dans le corps mystique dont le Christ est la tête et le centre, et dont les membres sont répandus à travers les siècles et les peuples. En se subordonnant par l'humilité et l'amour à la volonté directrice du Christ, il doit concourir par sa propre beauté intellectuelle et morale à la beauté de l'ensemble, il doit concourir par sa propre fécondité en bonnes œuvres à la fécondité de l'ensemble.

Regardez l'histoire de l'Eglise, d'âge en âge elle a produit de maîtresses branches, qui sont les saints et par eux des fruits abondants de bénédiction et de salut pour les peuples. Vous vous demandez peut-être pourquoi avec tant de saints dans le passé, l'Eglise a toujours tant à lutter et tant à faire ? Mais c'est la volonté de Dieu que chaque époque produise ses saints et se suffise pour ainsi dire à ellemême. De même que chaque année on taille la vigne dont le tronc seul reste sans changer, de même, à chaque génération, le Vigneron des cieux taille sa vigne, dont le tronc toujours jeune, toujours puissant seul demeure, mais il faut que de nouvelles branches toujours belles et toujours fécondes, remplacent les anciennes, que de nouveaux saints, de nouveaux fidèles, non moins fervents, non moins ardents que les autres apparaissent et grandissent.

Telle est la vie de l'Eglise et tel est le sens de notre vie. Vivre en union avec le Christ, de manière à produire en lui beaucoup de fruits, de manière à réaliser dans la mesure de notre pouvoir l'idéal qu'il nous propose et qu'il veut atteindre par nous.

Et pour arriver à cela nous avons un grand moyen : l'Eucharistie. « *Celui qui mange ma chair et boit mon sang demeure en moi et moi en lui,* » a dit Jésus, et ailleurs : « *Celui qui demeure en moi et moi en lui apporte beaucoup de fruits.* » Retenez ces paroles ; elles vous éclaireront et vous fortifieront. Elles seront pour vous la Voie, la Vérité et la Vie.

* *

Et maintenant, pour arriver à des conclusions pratiques, laissez-moi vous indiquer deux moyens de témoigner votre amour à Jésus par l'Eucharistie.

Le premier et le principal est évidemment la sainte communion ; il y a, pour les catholiques, de grands progrès à faire sous ce rapport. Ils ne comprennent pas assez le trésor spirituel que Jésus leur a donné dans son Eucharistie.

N'oublions pas que notre Dieu est dans l'Eucharistie, qui nous attend et nous désire, et que notre lumière intérieure et notre vitalité seront en proportion du nombre de *nos communions bien faites.*

Le second moyen c'est l'union de cœur et d'esprit avec Notre-Seigneur présent dans la Sainte Eucharistie. Pensez-vous que cela soit trop difficile ?

Au milieu de vos travaux absorbants, de vos occupations les plus humbles et les plus ordinaires, vous est-il impossible de vous élever de temps en temps, par un effort de votre pensée vers votre Maître, vers votre Dieu, pour lui dire : « O mon Jésus, je vous appartiens, je vous offre mon travail, mon amour et tout mon être. » C'est ce que S. Paul recommandait aux chrétiens de son temps et de tous les temps : « Quoi que vous fassiez, écrivait-il aux Colossiens, en parole ou en action, faites tout au nom de Jésus-Christ pour glorifier Dieu son Père. »

Et surtout quand vous entendez blasphémer, injurier ce Jésus par ses ennemis, quand vous apprenez quelque nouvel attentat contre lui ou contre son Eglise, augmentez et multipliez les protestations de votre amour, efforcez-vous de grandir toujours en beauté morale, en noblesse intérieure, en délicatesse de sentiments, en pureté d'affections.

« Ceux-là seuls veillent, mon Dieu qui pensent à vous et qui vous aiment. Les autres sont endormis, ils font des rêves et s'attachent à des fantômes. Vous seul êtes la réalité. Rien n'est bien que d'occuper de vous son cœur et son esprit, de faire toutes choses pour vous et de n'être mû que par vous » (Joubert). Ainsi soit-il.

INSTRUCTIONS DU DIMANCHE

XXXIV

3e Dimanche après la Pentecôte

LA BREBIS PERDUE ET LA DRACHME ÉGARÉE

Mes frères,

Les deux paraboles que l'Eglise nous fait lire aujourd'hui, et celle de l'enfant prodigue visent au même but et se groupent sous une seule pensée : les paraboles de la *miséricorde*. Elles sont touchantes, expressives, réconfortantes et manifestent au suprême degré la bonté du Cœur de Jésus.

Au temps où le divin Maître parcourait la Palestine, dans la foule des petites gens, cortège habituel du Sauveur, il se trouvait, outre beaucoup de miséreux, — ce qui n'était pas pour lui déplaire, — des publicains, des pécheurs publics et scandaleux, des juifs qui vivaient en dehors de la Loi où, s'ils en connaissaient le nom, la pratiquaient fort mal.

Pourquoi venaient-ils à Jésus, dont la conduite et les avertissements étaient pour eux un reproche vivant ? Par un besoin instinctif de purification, par un attrait dont ils ne s'expliquaient pas l'origine, mais qui les faisait rechercher celui dont la doctrine leur imposait le respect. Dans la foule des autres, le Sauveur les distinguait, il les aimait, parfois au grand scandale des Pharisiens aux manières austères et au cœur sec, il s'asseyait à leur table. Ceux-ci affectaient de s'en étonner, ne comprenant rien à cette miséricorde venue pour sauver tous les hommes, même et surtout les pécheurs. Avaient-ils parlé ce jour-là plus haut et plus vivement ? Peut-être. En tous les cas N.-S. veut essayer de faire comprendre jusqu'où il veut pardonner.

Pénétrons les sentiments que manifeste le Cœur de Jésus ; — voyons comment ses procédés sont toujours les mêmes à notre égard.

I. — *Les sentiments du Cœur de Jésus*

Il n'est point nécessaire de faire un grand effort d'imagination pour découvrir, en ce pasteur anxieux et en cette femme affolée, ce que représentent ces deux personnages. N.-S. s'était affirmé Bon Pasteur, « *Ego sum Pastor bonus* », et le prophète avait annoncé que nous serions, nous, les brebis de son troupeau : « *Nos autem populus ejus et oves pascuæ ejus.* » C'est donc bien de lui et de nous qu'il est ici question.

Amour, vigilance, sollicitude, tout y est de sa part. Comme il aime son troupeau ! Il le connaît par cœur. Il s'aperçoit tout de suite qu'il lui manque une brebis. Mon Dieu ! que sur cent il en eut oublié une, l'erreur eût été explicable, mais combien dommageable ! Il n'a même pas besoin de les compter. Un secret avertissement lui dit que son troupeau n'est pas au complet, de même que la femme sait exactement ce qu'elle possédait et ce qui lui manque. Ni l'un ni l'autre ne pourraient se résoudre à la moindre perte.

Quand il aura résolu de retrouver la vagabonde, le pasteur ne compromettra pas les autres. Sa vigilance ne peut être suspectée. Lui parti, les brebis ne se trouveront pas dans la détresse, et les dangers dont il va tirer la malheureuse ne les menaceront pas. Apparemment oubliées, elles ne sont pas abandonnées ; car l'évangéliste fait remarquer qu'il les laisse « *in deserto* », dans ces régions solitaires que ne fréquentent pas d'habitude les bêtes sauvages, celles-ci recherchent de préférence les endroits où la nourriture est abondante. D'ailleurs les pasteurs attitrés, qui ont la charge et la responsabilité d'un troupeau ont coutume de se faire aider par d'autres, quand le nombre des bêtes est important. Ils veilleront donc sur les 99 autres, pendant que lui le vrai pasteur ira personnellement à la recherche de la vagabonde.

Sa sollicitude pour elle ne diminue en rien les garanties que peuvent réclamer ses compagnes. Mais elle se manifeste davantage pour la fugitive, car il prend en grande pitié son sort. — Où est-elle ? Quels chemins a-t-elle suivis ? Que fait-elle ? Des dangers la guettent, des bêtes féroces sont là toujours prêtes à se saisir des isolées sans défense ; des précipices peuvent l'attirer ; l'ombre du soir va lui faire perdre la route du retour, de même que la drachme perdue sera facilement la proie du voleur. Elle ne sait pas, la malheureuse brebis, ce qui l'attend. Raison de plus pour lui de trembler, car l'ignorance, loin de supprimer le danger le double.

Que va-t-il faire ? Hâtons-nous de le voir, car notre sort ressemble souvent à la destinée de cette brebis et dépend de l'attitude de notre divin Sauveur.

II. — *Quels sont donc ses procédés ?*

Toujours les mêmes, car il y a toujours des brebis qui s'égarent. Plus qu'en tout autre temps ? Laissons à la perspicacité divine le soin de répondre à cette question. Contentons-nous de constater qu'aujourd'hui, comme jadis, la miséricorde divine a de singulières raisons de s'exercer, et qu'elle aime à le faire.

a) Il connaît ses brebis. Il sait, le Bon Pasteur, de combien exactement se compose son troupeau. Il nous est impossible de lui échapper. Nous avons beau faire : tous les détails de nos pensées et de nos actes sont là devant lui, comme si nous étions seuls ; il nous connaît par notre nom. Notre fidélité lui donne grande joie ; si par malheur nous nous égarons, notre imprudence l'inquiète, car il perçoit les dangers d'une attitude qui a surtout pour conséquence de nous jeter dans le malheur. Et son Cœur ne peut supporter que l'un de ses enfants se prive du bonheur qui lui était réservé.

b) Alors il se met en mouvement. Sa Providence devient plus active. Il ira lui-même au devant de nous, fera les premiers pas. Comme la femme à la drachme perdue il épuisera les moyens de retrouver celui qu'il cherche. Elle allume sa lampe, elle explore tous les recoins de sa maison. Le balai dont elle use, chaque jour, le coffre qu'elle bouscule, les nattes qu'elle secoue, les objets qu'elle déplace, de crainte qu'ils ne dérobent à sa recherche la pauvre petite drachme, modeste monnaie qui valait moins qu'un franc de chez nous, en disent long sur les efforts qu'elle fait ; elle passe partout, elle repasse, et elle revient encore.

Lui, le pasteur se met à la recherche, il s'épuise, il y mettra tout le temps nécessaire, il connaîtra la fatigue, comme ce jour dont nous parle avec émotion le *Dies iræ* où, fatigué de marcher, il dut s'asseoir sur le bord du puits : « *Quærens me, sedisti lassus* ». Il marche, il allume la lampe, c.-à-d. : il active la flamme allumée en nos âmes par le baptême et réveille la foi éteinte ou diminuée par le péché. Il nous invite à regarder avec soin, même dans les coins d'ombre provoqués par nos orgueils ou nos illusions.

Les premières réactions ne sont pas toujours ce qu'il espérait. Nous répondons souvent à ses appels : « Je n'ai rien à me reprocher ». Et nous le disons d'autant plus haut que nos consciences nous affirment le contraire. Besoin de nous étourdir ou de dissimuler ? Il se peut pourtant, qu'après de longues années de négligences ou de mauvais vouloirs nous ayons perdu le sens de nos culpabilités. Tout s'émousse à la longue. Mais ceci n'est pas moins inquiétant. Si nous ne voyons rien c'est qu'il ne fait plus clair chez nous ; et si nous n'entendons plus l'appel du troupeau, c'est parce que nous sommes trop loin.

Notre lampe rallumée, il faut bien tout de même essayer de juger la situation. Cet exercice provoque alors de douloureuses surprises, et réveille quelques remords. La crainte réapparaît et pourrait nous faire fuir, si nous n'avions la certitude que le Pasteur dont nous apercevons le visage apaisera nos angoisses par un geste de pitié. Comprendre son malheur, si rien ne peut l'écarter, c'est souvent l'exaspérer inutilement. Peut-être vaudrait-il mieux, en fin de compte, l'igno-

rer et vivre dans l'étourdissement. Mais si, d'un geste émouvant, il chasse l'importune pensée, s'il écarte le danger, non seulement parce qu'il le comprend, mais parce qu'il le partage, mais parce qu'il se réjouirait de nous en voir délivrés, alors la situation change. Au lieu de la crainte, c'est la confiance.

c) Aussi, voyez la délicatesse du bon Pasteur. Quand il retrouve sa brebis, elle est probablement dans une situation lamentable. Il ne la gourmande pas, ne lui fait aucun reproche ; il ne l'affole pas, en la poussant brutalement devant lui. Il s'aperçoit qu'elle est lasse, il la prend sur ses épaules ; il la caresse ; loin de ses compagnes, il lui montre le chemin, la rapporte au bercail. Comment pourrait-elle ne pas se laisser toucher par tant de commisération ? Geste merveilleux de miséricorde, que tous les pécheurs ont connu. Il est si expressif, que la primitive Eglise l'avait retenu pour l'édification des fidèles. En ces temps où l'on dissimulait sous des symboles « les mystères » pour dépister les païens, le bon Pasteur avec sa brebis rappelait à tous les pécheurs d'alors la condescendance infinie du bon Maître.

d) Geste accompagné d'une joie qu'il ne songe pas à dissimuler. Le Pasteur dont la brebis est retrouvée, la femme qui a recouvré sa drachme, se réjouissent, et veulent que tous partagent leur allégresse. C'est à en rendre jaloux les fidèles qui ne se seraient pas égarés de la voie droite. « Plus de joie, dit notre divin Sauveur, pour une brebis retrouvée que pour 99 qui ne se sont pas perdues ». Alors la situation des fidèles est donc moins estimable ? Pour bien comprendre la pensée du Maître il suffit de penser à ce qu'éprouve une mère quand un de ses enfants est en danger. Elle ne pense plus qu'à lui, ne vit plus que pour lui. S'ensuit-il qu'elle aime moins les autres ? Non, mais puisqu'ils sont bien portants, ils ont moins besoin d'elle. Pour l'instant c'est le malade qui accapare toute son attention. Et quand la convalescence et la santé auront rendu à ce petit malade, aujourd'hui roi de la maison, parce que toutes les sollicitudes se concentrent sur lui, son état habituel, il reprendra sa place dans le rang. Les justes sont toujours les privilégiés, les préférés de Dieu. La joie qu'il éprouve de la conversion des pécheurs est plus expansive ; elle n'est pas plus profonde que celle qu'il goûte de la fidélité des justes. La première est faite du mal qu'on s'est donné, des inquiétudes éprouvées, du soulagement à l'heure du retour ; la seconde repose sur la certitude morale, la paix acquise d'une confiance sur laquelle on s'appuie. Au pécheur, Dieu donne plus de temps, plus de soins, au juste il donne plus de tendresse.

* *

Que les Pharisiens donc se taisent et que les justes se rassurent. S'il est tout naturel que le pasteur s'inquiète de sa brebis et la femme de sa drachme, pourquoi trouver étrange que le Bon Pasteur poursuive de ses avances les pécheurs qui l'ont quitté ? Il faut qu'il les ramène à lui, et que le troupeau soit complet. Ainsi soit-il.

XXXV

4e Dimanche après la Pentecôte

LA VOCATION DES APÔTRES

Mes frères,

Aujourd'hui, nous voici ramenés aux premiers temps de la vie publique de Jésus. Rien encore ne s'est assombri. Les foules sympathiques et agitées se précipitent pour entendre sa parole émouvante. Les auditeurs se pressent ; et pour rester libre de parler et d'agir le divin Maître devra souvent s'éloigner de la rive, prenant une barque comme chaire. De là il parlera à ces cœurs simples et droits. Ceux-ci boivent ses paroles et un contact immédiat s'établit entre eux et lui. C'est le printemps du ministère messianique, comme c'est le printemps galiléen ; tout sourit dans les cœurs et dans la nature.

Mais le printemps ne dure pas éternellement. Il faut songer aux travaux de la récolte, aux durs labeurs de l'été, à l'œuvre plus ingrate encore de l'hiver, quand l'horizon s'assombrira, que les luttes, qu'il pressent, entraveront les projets de conversion du monde. Car il vient, non pour accomplir une œuvre passagère, mais qui doit durer jusqu'à la fin des siècles. Et lui parti qui la continuera ? — Ces pensées le poursuivent. Il songe à s'attacher des collaborateurs.

C'est la Vocation des Apôtres que S. Luc nous raconte. Voyons avec l'évangéliste : la liberté du choix ; — la noblesse de la mission ; — l'extension de l'appel.

I. — *Liberté du choix*

a) Ce jour-là N.-S. monte, *pour parler au peuple, dans la barque de Pierre.* Il ne demande pas d'autorisation ; il agit en maître, il s'approche, prend place dans une des barques rangées sur le rivage. Elle appartenait à Pierre. Il le prie alors de s'éloigner, et, s'étant assis dans la barque, il enseignait le peuple. Tout simplement.

Mais ils se connaissaient déjà. Depuis quelque temps des disciples de Jean-Baptiste s'étaient attachés à lui. Jean et André, âmes ardentes et généreuses, s'étaient donnés, spontanément, dès la première rencontre. André avait amené son frère, Simon, à qui Jésus avait dit tout de suite : « Tu t'appelleras Pierre », songeant déjà, mais n'en parlant pas encore ouvertement, à cet édifice grandiose, auquel cette « pierre » servirait de base. Puis il avait rencontré Philippe et Philippe avait amené Nathanaël. Avec eux il avait assisté aux noces de Cana.

Pourtant ils n'avaient point encore renoncé à leur métier pour le suivre sans interruption. Nous les retrouverons près de N.-S. en quelques circonstances particulières, comme dans son premier voyage à Jérusalem, auprès du puits de Jacob, à Capharnaüm, mais ils ne sont pas totalement à lui.

b) Il va *se servir des circonstances* pour leur parler plus nettement et provoquer chez eux le geste définitif. C'est son habitude. Il est tellement le maître de tout, que les circonstances le servent comme les hommes. La prédication venait donc de s'achever ; Jésus, au lieu de descendre de la barque veut aller en pleine eau ; et il donne à Pierre l'ordre de se diriger vers le large pour y reprendre sa pêche. Pierre obéit et nous donne par sa soumission la preuve que les appels du Maître réclament toujours une généreuse et immédiate obéissance. Obéissance méritoire cette fois, comme tant d'autres d'ailleurs, car la nuit précédente s'était passée dans une pêche infructueuse. Il y avait donc peu de chance que le poisson fut plus abondant ce matin, que pendant la nuit. Néanmoins, « sur votre parole, dit-il, je jetterai les filets ». Et ce fut une pêche inouïe, à faire couler les barques. Sous l'impression de ce qui, dans sa vieille expérience de pêcheur, lui apparaissait comme un prodige, Pierre se jette aux pieds de Jésus et, comme le centurion plus tard, le supplie de s'éloigner. Il n'est pas digne de sa présence : « *Exi a me, quia homo peccator sum.* » Humilité et obéissance, deux choses qui enchantent le cœur de Jésus, car elles expriment la vérité. Les autres font comme lui. Jésus les rassure et s'adressant à Pierre dans la plénitude de son choix « Ne crains pas ; tu es pêcheur ; je te ferai pêcheur d'hommes ». Il ajoute, s'adressant à tous : « Suivez-moi. » Alors ils laissèrent tout pour ne plus le quitter.

c) Il n'ira pas plus loin ce jour ; ils sont quatre : deux couples de frères : Pierre et André, Jacques et Jean. C'est le Collège Apostolique en son début. Il l'agrandira, mais quand il le voudra. Quelques mois plus tard, un publicain, Lévi, qui deviendra S. Matthieu, sur un signe de lui fera comme ces quatre pre-

miers. Encore quelque temps avant de compléter l'appel ; ce n'est qu'au printemps de la seconde année, après une tournée de prédications, où il avait pu toucher du doigt la détresse morale et la bonne volonté de ces populations ressemblant trop à des troupeaux sans pasteur, qu'il voudra leur en assurer. Il portera à douze le nombre de ses auxiliaires, et les appellera ses Apôtres parce que librement, comme il les choisira, il les enverra.

d) Mais pour les choisir, quel soin ! Avant de procéder à cet appel, il s'isolera toute une nuit sur une montagne, dans la prière et l'oraison, pour bien montrer que toute influence extérieure était étrangère à sa détermination. C'est au Père qu'il demandera conseil, car c'est autant l'œuvre du Père que du Fils que ces hommes choisis vont être chargés d'accomplir.

II. — *La noblesse de la mission*

De quoi dépend-elle ? *a)* De *cette prière d'abord.* Quelle ferveur ! Quelle puissance d'intervention ! « Père saint, disait-il sans doute déjà comme il le répètera à l'heure solennelle des adieux, sanctifiez-les dans la vérité. Gardez-les du mal ; qu'ils soient unis toujours, qu'ils ne fassent qu'un comme vous et moi, nous sommes un. »

b) De *l'état où ils étaient et de la situation* où leur mission va les mettre. Pas un riche, pas un Docteur, pas un modeste chef de synagogue, pas un homme en vue... Mais tous, noms obscurs, petits ouvriers, tâcherons quotidiens qui gagnent leur vie dans la pêche, sans ambition, sans appui, sans influence, natures frustes, droites, simples, ce qui n'est pas d'habitude une garantie pour le succès terrestre, timides au surplus et point du tout entreprenants.

Ces hommes incapables, humainement parlant, vont être chargés d'entreprendre la conquête du monde, de confondre les sages, de braver les tyrans, d'affronter les persécutions, de tenir tête aux tout-puissants Césars.

Et par quels moyens ! Si l'on songe à ce qu'ils devaient enseigner : Jésus crucifié, l'abnégation, l'humilité, la chasteté ; si l'on se rappelle ce qu'était l'Empire romain, et ce que le paganisme représente de force brutale et de passions bouillonnantes, il semble qu'il eût fallu leur mettre en mains une puissance qui courba tous les fronts : disons mieux, aucune puissance humaine n'eût été suffisante pour assumer une pareille tâche.

c) Aussi Jésus se contentera de *les marquer d'un signe, de son signe divin.* Il en fera ses amis, ses frères, il leur confiera le sacerdoce qui leur confèrera des pouvoirs divins. Il leur permettra ainsi, en collaboration étroite avec lui, d'opérer l'œuvre de la Rédemption. Malgré la formidable résistance des passions coalisées contre la croix, sur les ruines du monde païen écroulé, ils bâtiront l'Eglise du Christ, l'établiront sur un *Credo* dont tous les articles, malgré les attaques, posséderont une force indestructible.

III. — *Extension de l'appel*

Ce qui se passa ce jour-là ne s'est plus interrompu ; car l'œuvre divine ne s'achèvera qu'avec les siècles. Aussi l'appel divin continue à se faire entendre.

Aux privilégiés d'abord : à ceux que le Maître veut constituer ses compagnons, ses collaborateurs. Ceux-là comme les Apôtres de jadis, il les choisit librement, à l'heure qui lui plaît, par des moyens qu'il connaît, pour des missions auxquelles il les destine. Il les prend partout, de préférence souvent dans les milieux plus simples où la bonne volonté ne connaîtra ni retard ni subterfuges, il les sépare, les emmène avec lui pour leur faire entendre, dans le silence de l'âme, ses enseignements particuliers. Il les marque de son signe : celui du sacerdoce ; il leur communique ses pouvoirs, puis il leur dit : Allez, à votre tour, et sur la haute mer jetez vos filets. Grandeur inoubliable, mais responsabilité terrible d'avoir reçu ainsi en dépôt le soin de perpétuer l'œuvre de la Rédemption.

Est-ce tout ? Les autres peuvent-ils se désintéresser de l'extension de cette œuvre ? Ce serait vraiment trop commode et trop injuste aussi ; car il est infini le nombre des âmes que le sacerdoce est impuissant à atteindre. Et l'enjeu est trop grave pour que le divin Pêcheur n'ait point multiplié le nombre des ouvriers qui travailleront avec lui.

Voici qu'alors, s'adressant à d'autres âmes chez qui la charité se double de la sollicitude fraternelle, il leur dit : « Voulez-vous, vous aussi, venir à ma suite ? » Regardez la misère de vos contemporains. Pour aider ma grâce j'ai besoin de bonnes volontés. Et elles aussi ont répondu. Elles ont laissé leur famille et leur maison ; elles se sont données à l'œuvre de l'apostolat auprès des enfants, des malades, des incroyants ou des malheureux pécheurs. Pourquoi ont-elles été appelées ? Dans la libre indépendance de son choix, pour leur témoigner une prédilection dont elles doivent être reconnaissantes, et pour faire avancer avec elles l'œuvre de l'évangélisation.

Les autres d'ailleurs n'en sont pas exclus. Ceux qui doivent vaquer aux affaires du monde sont invités aussi, au moins au titre de la charité à songer au salut de leurs frères. Sans doute d'autres soucis partageront leur cœur, occuperont leurs journées, mais la pensée peut s'envoler parfois vers ces travaux spirituels pour lesquels le Maître a consacré sa vie. Des interventions sont toujours possibles et les circonstances s'y prêteront souvent si l'on veut bien en surveiller l'apparition. L'exemple sera puissant en réflexions salutaires et la prière enfin ajoutera à ces interventions humaines la toute-puissance de son intercession.

* *

Ainsi se perpétue l'appel des bords du lac, pour la gloire de Dieu et le salut de l'humanité. Donnons-lui toute notre adhésion et travaillons avec le divin Pêcheur à la transformation des âmes. Ce sera pour nous un gage personnel de salut éternel. Ainsi soit-il.

CAUSERIES SUR LA MESSE

XVIII

LA PRÉFACE

Mes frères,

Donc, la Secrète — cette prière récitée « super secreta » c'est-à-dire sur les offrandes des fidèles qui ont été séparées, mises à part pour le sacrifice, tandis que le superflu servira aux besoins du culte, du clergé et des pauvres — a mis le point final au préambule du sacrifice, en demandant à la Sainte Trinité que ces offrandes servent à notre salut en devenant, dans un instant, le Christ lui-même. Tout est préparé pour le repas pascal de la Loi nouvelle. La grande prière eucharistique va commencer.

Alors, le célébrant dit à haute voix ou entonne à la grand'messe les derniers mots de la conclusion : *Per omnia...* Nous voici à la partie centrale de la messe car, notez-le bien, c'est une seule et unique prière qui va se dérouler, depuis les acclamations qui ouvrent la Préface jusqu'au *Per ipsum* qui termine le Canon.

I. — *L'action de grâces dans la messe*

Pour bien comprendre cette grande *Prière eucharistique,* il nous faut évoquer la Cène. Lorsque le Christ eut pris le pain, puis la coupe, nous disent les Evangélistes, il rendit grâces. C'est-à-dire que, très

certainement, avant même l'institution de la Sainte Eucharistie, il récita, à cet instant, une prière de bénédiction et d'action de grâces dont la teneur exacte ne nous a pas été transmise. Eh bien ! la liturgie de notre messe suit fidèlement les gestes de notre Sauveur. Comme le Christ, pendant l'Offertoire, le célébrant a pris le pain et le vin offerts par les assistants et il les a placés au milieu de l'autel. Maintenant, comme le Christ encore, il va rendre grâces.

Cela vous choque, sans doute ? Nous sommes tellement habitués à réserver ce terme d'action de grâces aux remerciements après la Communion ! Mais quelle erreur précisément ! C'est toute la messe qui est action de grâces, c'est-à-dire reddition à la Sainte Trinité du don inestimable qu'elle nous a fait dans la personne du Verbe Incarné. La vie, les souffrances, la mort du Christ, mises à notre portée sur la terre par la messe qui les offre, voilà l'action de grâces par excellence ! C'est donc avec raison, qu'au cours même de l'action par laquelle le pain et le vin seront changés au Corps et au Sang du Christ, grâces soient rendues par nous, c'est-à-dire remerciements.

La prière eucharistique commence par un dialogue entre le prêtre et l'assemblée : dialogue qui n'a pas varié depuis le IIIe siècle ! Comme le faisait déjà un S. Cyprien, le prêtre, encore aujourd'hui, s'écrie : « *Sursum corda !* Haut les cœurs ! » Par ces mots, le prêtre attire l'attention des fidèles sur la grandeur de l'acte qui se prépare. A cette heure importante, tous nous devons avoir le cœur élevé vers Dieu et non pas en bas du côté de la terre. Il nous faut abandonner toutes préoccupations charnelles, mondaines, terrestres ; quitter les soucis de cette terre et diriger résolument nos cœurs vers le Dieu bon qui aime les hommes.

Et vous répondez : « *Habemus ad Dominum ;* Nous les avons élevés vers le Seigneur. » Est-elle bien vraie, cette réponse d'approbation ? Pas de mensonge, pas de comédie. Pas du bout des lèvres, cette réponse, le cœur étant absent ; ou bien, le silence. Alors le prêtre poursuit : « *Gratias agamus...* Rendons grâces au Seigneur notre Dieu », invitation à louer Dieu, à commencer la prière eucharistique, à laquelle répond l'accord du peuple : « *Dignum et justum est...*, c'est juste ».

Je vous fais lever ; est-ce une marotte ? Non. Vous devez comprendre aujourd'hui que rester assis pendant la Préface est un non sens ! Quelqu'un qui répand ses largesses peut le faire tout en restant assis. Mais celui qui présente son offrande, qui offre le tribut de sa soumission, se lève naturellement. Regardez l'attitude de nos lointains aïeux, les Mages, lors de leur visite à la Crèche. L'Evangile nous apprend qu'ils commencèrent à tomber à genoux pour adorer l'Enfant dans les bras de Marie, sa Mère. Mais, veulent-ils offrir au Fils de Dieu l'or, l'encens et la myrrhe ? Alors, semble-t-il, ils se redressent. Faisons de même, nous qui allons offrir l'Eucharistie.

II. — *Sens et teneur de la Préface*

Et voici la *Préface*. Dissipons tout d'abord une confusion qui provient du sens qu'on attache au mot préface, équivoque encore aggravée par la disposition typographique du missel qui peut faire supposer que la grande prière eucharistique, sacrificielle, ne commence qu'avec le Canon de la messe ; la Préface ferait alors simple figure d'un avant-propos de moindre importance. Le mot préface est synonyme, ici, de prologue ou de prélude. Le prologue d'une œuvre, le prélude d'un drame lyrique ne sont pas des appendices négligeables. Ils sont l'entrée en matière, l'introduction qui éclaire toute la portée de l'œuvre, ils en font partie. Si la Préface a été séparée typographiquement du Canon, c'est tout simplement parce que le texte en varie au cours de l'année, selon les différentes fêtes ou saisons liturgiques, alors que le texte du Canon est à peu près invariable.

La Préface est un chant de gloire majestueux adressé au Père par l'intermédiaire du Christ, pour célébrer la Création et la Rédemption. Primitivement, elle était laissée à l'improvisation du célébrant qui laissait déborder son sentiment et celui de l'Eglise en relation avec le thème liturgique du jour. Puis on fixa certaines formules. On réduisit l'énumération des libéralités de Dieu. On supprima la description des œuvres de la création et l'évocation des faveurs accordées au peuple juif. On les remplaça par deux adverbes qui figurent dans toutes nos préfaces « Oui... *semper et ubique :* toujours et partout, c'est-à-dire en toutes occasions et en tout lieu... par Jésus-Christ Notre-Seigneur » ; et c'est sur cette mention de Jésus-Christ que les préfaces varient d'une fête à l'autre. Au début, il y eut un nombre extrêmement grand de préfaces : au IIIe siècle presque autant que de messes. Actuellement, dans le rite romain, il nous en reste 15.

Lisez, m. f., avec attention les préfaces de vos messes ! Vous serez frappés de l'inégalable précision avec laquelle tout un enseignement dogmatique est résumé en deux ou trois lignes. On peut dire que l'essentiel de notre dogme s'y trouve formulé. Par exemple, n'est-ce pas tout un chapitre de la théologie que vous entendez chanter les dimanches ordinaires dans la Préface de la Sainte Trinité. On nous rappelle que : les personnes divines sont distinctes mais que leur essence est une et leur gloire égale. — Cherchez-vous la justification des pratiques de mortification ordonnées par l'Eglise, vous n'en trouverez pas de plus forte et de plus complète que dans la Préface du Carême : l'abstinence d'aliment tend à un triple but : réprimer nos tendances vicieuses, stimuler notre vie spirituelle, favoriser nos progrès dans la vertu. Mais attention ! ajoute encore la même Préface : ne versez pas dans l'orgueil pharisien. N'oubliez pas que c'est Dieu qui, en retour de nos pénitences, amortit nos passions, dégage notre âme, nous communique la force de lutter, comme il nous conférera les récompenses de la victoire par le Christ Notre-Seigneur. La Préface de la Nativité, elle, sera une méditation devant la Crèche. La Préface de la Passion et de la Croix nous présentera en un éloquent diptyque deux arbres qui forment antithèse : l'un, celui de l'Eden, enlacé par le serpent et dont le fruit dérobé a causé notre mort ; l'autre, celui du Calvaire, sur lequel Jésus a voulu être cloué pour terrasser le démon et nous rendre la vie. En revanche, la Préface du temps pascal est un bulletin de victoire qu'on dirait rédigé par S. Paul !

* *

En résumé, selon la judicieuse remarque d'un savant liturgique : « la Préface *s'applique à dire à Dieu le merci de la terre rachetée.* » Quelle leçon pour nous ! Nous avons tellement besoin d'être initiés à la pratique de l'action de grâces, c'est-à-dire du remerciement ! Déjà le *Gloria in excelsis* avait été pour nous une bonne leçon ! Mais ici la leçon

est non seulement renouvelée, elle est élargie, puisque la Préface nous avertit que c'est partout et toujours qu'il faut remercier Dieu et spécialement pour nous avoir donné son Fils.

Une autre leçon nous est donnée, enfin, par la conclusion, toujours identique, de la Préface. Elle nous fait sentir notre incapacité de donner à Dieu une juste louange, en élevant notre esprit au-dessus même des sommets de la contemplation humaine, en l'unissant aux purs esprits, à la louange incessante des anges auxquels la terre est invitée à se joindre.

C'est le *Sanctus,* épanouissement de la Préface, repris par toute l'assistance, triple acclamation en l'honneur de la Trinité divine. C'est le chant des anges tel que le prophète Isaïe l'entendit tomber des lèvres des séraphins qui entouraient le Seigneur, lorsque celui-ci lui confia sa mission. « *Deus Sabaoth* », Dieu des armées est une expression hébraïque qui ne signifie pas Dieu de la guerre, comme certains nous le reprochent, mais Dieu des armées célestes c'est-à-dire des anges ou, mieux encore, des étoiles, de l'univers.

Participons au dialogue, ne restons pas muets, méditons nos Préfaces, et chantons tous le *Sanctus.*

CAUSERIES LITURGIQUES [1]

IX

PAQUES

La fête de Pâques est la plus solennelle de toutes nos fêtes liturgiques. Elle commémore, en effet, la résurrection du Sauveur, le triomphe de la vie sur la mort, de la lumière sur les ténèbres, de la vérité sur l'erreur. Elle est la confirmation, la plus éclatante qui se puisse, de la foi chrétienne. « Si le Christ n'est pas ressuscité, votre prédication est vaine, vaine aussi votre foi...; mais très certainement le Christ est ressuscité d'entre les morts... » (I Cor., xv, 14, 20).

* *

En raison même de cette solennité exceptionnelle, la fête de Pâques se célèbre pendant toute la semaine : c'est une fête double de première classe avec octave privilégiée de premier ordre, c'est-à-dire que chaque jour de l'octave comporte une messe spéciale excluant la célébration de cette fête. Les trois premiers jours sont de première classe et excluent même toute mémoire ; ce n'est qu'à partir du mercredi que l'on peut faire mémoire des saints dont la fête est supprimée par les fêtes pascales. Autrefois, même les lundi et mardi de Pâques étaient fêtes chômées avec obligation d'assister à la messe.

La messe du dimanche de Pâques présente quelques particularités : elle comporte — et il en sera de même pendant l'octave jusqu'au samedi inclus — la récitation ou le chant de la prose *Victimæ paschali laudes ;* le double alleluia du temps pascal ; au canon, un *Communicantes* spécial, où le prêtre fait mémoire de « la résurrection du Christ selon la chair » ; l'insertion, dans la prière *Hanc igitur,* de la recommandation à Dieu des nouveaux baptisés, à qui Dieu a donné pleine rémission de tous leurs péchés.

* *

L'auteur de la prose *Victimæ paschali* est resté inconnu. On a cependant quelques raisons de l'attribuer à Wipo, chapelain de l'empereur Conrad au XI^e^ siècle. La prose, qui s'inspire certainement de S. Augustin, se compose de trois parties. La première (strophes 1-3) célèbre le véritable Agneau pascal qui, par son sang et sa résurrection, nous a rachetés. La seconde (strophes 4-7) est une sorte de dialogue entre les disciples et les saintes femmes. La troisième (strophe 8) est un acte de foi et une prière au Christ, vainqueur de la mort.

« Cette composition alerte nous rappelle un usage du Moyen Age qui s'accomplissait entre la 3e leçon du nocturne et le *Te Deum.* Le clergé se rendait processionnellement à la chapelle appelée « tombeau » de Notre-Seigneur. Alors entre les diacres, les clercs, les chantres, représentant les anges de la résurrection, les saintes femmes, les disciples, s'échangeaient des paroles qui ressemblent fort à ce que nous lisons dans le *Victimæ paschali ;* et tout le clergé chantait en chœur la strophe finale : « Nous savons que le Christ est vraiment ressuscité d'entre les morts. O Christ vainqueur, aie pitié de nous. » Après quoi, la procession se reformant, le ciboire du « tombeau » était porté solennellement au maître-autel [2].

* *

La joie pascale s'exprime par la répétition des *alleluia* à la messe ou dans l'office, par le chant du *Te Deum,* même à l'office férial. Mais, pour les simples fidèles, c'est surtout l'hymne des Vêpres *Ad regias Agni dapes* qui marque d'une façon plus frappante l'allégresse de l'Eglise. L'Eglise est en joie, non seulement parce que le Christ est ressuscité, mais encore parce que sa résurrection marque le principe de notre salut éternel. L'hymne *Ad regias* évoque dans ses premières strophes le baptême et la première communion des néophytes qui ont reçu, au samedi-saint, l'initiation chrétienne, de ceux que la liturgie appelle « les Renés » parce qu'ils sont eux-mêmes ressuscités à la vie de la grâce par leur baptême, dont le passage de la mer Rouge est considéré comme le symbole :

* *

Au banquet royal de l'Agneau
De robes blanches revêtus,
Après la mer Rouge passée
Chantons un hymne au Prince Christ...

Pour être, ô Jésus, à nos cœurs
Une joie pascale éternelle,
De la dure mort des péchés
Sauve les « Renés à la vie ».

Pendant toute l'octave de Pâques, les évangiles rappelleront différentes apparitions du Christ. Le dimanche, c'est l'apparition aux saintes femmes venues pour achever l'embaumement. Le lundi, c'est l'apparition aux deux disciples sur le chemin d'Em-

[1] On voudra bien nous excuser de publier ces *Causeries* avec tant de retard. Mais il a paru préférable de ne pas interrompre la série, même si elle ne peut être utilisée immédiatement.

[2] Cf. L. Rouzic, *Les plus belles prières,* Paris, 1923, t. II, p. 156-181. Cité par J. Bricout, art. *Proses ou séquences, Dict. prat. des conn. relig.,* t. V, col. 858. Sur la procession au « tombeau » le samedi saint et la pratique, s'y rapportant, d'une troisième hostie consacrée le jeudi sant, voir l'*Ami, Prédication,* 27 mars 1947, p. 147, 2e col. : *La procession au reposoir.*

maüs. Le mardi, une apparition aux disciples, vraisemblablement le jour même de la résurrection. Jésus leur montre les plaies de ses mains et de ses pieds : touchez, voyez ! Ce n'est pas un esprit ; c'est bien lui, en chair et en os, et comme les disciples demeurent encore hésitants, le bon Maître mange avec eux du poisson et du miel. Le mercredi, c'est le récit de la célèbre apparition à la mer de Tibériade et de la pêche miraculeuse qui suit le travail infructueux de toute la nuit. Le jeudi rappelle l'apparition à Marie-Madeleine. Le vendredi, l'apparition sur une montagne de Galilée, où Jésus confère officiellement aux apôtres la mission d'évangéliser toutes les nations et de les baptiser au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. L'évangile du samedi rapporte la venue de Pierre et de Jean au tombeau, après Marie-Madeleine. C'est à cette démarche des deux apôtres que fait allusion une strophe du temps pascal : *O filii et filiæ.*

Et l'apôtre Jean
Courant plus vite que Pierre
Arriva le premier au tombeau.

Enfin, le dimanche de *Quasimodo* a pour évangile le récit de l'apparition aux « onze » Thomas absent, puis, huit jours après à tous les apôtres, Thomas revenant de son incrédulité et tombant aux pieds de Jésus : « Mon Seigneur et mon Dieu ! »

* *

Cette semaine pascale est toute de joie et de réconfort pour l'âme chrétienne. C'est un chant d'action de grâces qui doit s'échapper de nos lèvres et de nos cœurs : chant d'action de grâces que l'auteur de l'*O Filii* a si heureusement traduit dans les deux dernières strophes : « Dans cette très sainte fête, que tout soit à la louange et à la joie : *benedicamus Domino, alleluia !* Rendons-en donc à Dieu, très humblement et très dévotement, les actions de grâces que nous lui devons, alleluia !

X

LE TEMPS PASCAL JUSQU'A L'ASCENSION

Le temps pascal s'étend du dimanche de Pâques au samedi après la Pentecôte. C'est un temps qui rappelle les mystères glorieux du Christ ressuscité, montant au ciel et envoyant aux apôtres l'Esprit-Saint.

La caractéristique de ce temps, à la sainte messe, est la suppression du graduel, en sorte qu'il y a toujours le double alleluia, avec deux versets « alleluiatiques. » On ajoute également deux alleluias à l'*introït,* un (quelquefois deux) à l'offertoire et à la communion. La préface propre du temps pascal se cite chaque jour, de Pâques à la vigile de l'Ascension, s'il n'y en a pas d'autre plus propre (p. ex., la préface de S. Joseph, à la fête de la Solennité de S. Joseph, le samedi après le deuxième dimanche, la préface des apôtres à la fête de S. Marc, 25 avril, des apôtres SS. Philippe et S. Jacques, 1er mai, et aux messes des Souverains Pontifes, la préface de la Croix à la fête de l'Invention de la Sainte Croix, 3 mai).

* *

Il y a cinq dimanches du temps pascal. Le premier est le dimanche de *Quasimodo,* ainsi nommé en raison du premier mot de l'introït. Dans nos missels, il est intitulé *dominica in albis* (les Allemands l'appellent Weissonntag, le dimanche blanc), en souvenir des vêtements blancs que les nouveaux baptisés, les « Renés », déposaient ce jour-là. Le titre exact serait : *dominica in albis* DEPOSITIO. Dans les anciens sacramentaires gallicans, on l'appelait : *Clausum paschæ,* d'où le nom français « Pâques closes ».

Les autres dimanches jusqu'à l'Ascension restent imprégnés, dans leur liturgie, de la joie pascale, du triomphe de la résurrection avec des allusions aux nouveaux baptisés. Le deuxième dimanche, en raison de l'évangile qu'on y lit, a reçu le nom du « dimanche du Bon Pasteur. » Une des plus anciennes images du Christ dans les catacombes de Rome est précisément celle qui le représente sous les traits du Bon Pasteur et la liturgie de ce dimanche rappelle sans cesse l'amour du Pasteur pour ses brebis, amour qui est allé jusqu'au sacrifice de la vie (répons du 3e nocturne).

Le troisième dimanche, tout en chantant encore le triomphe du Christ, rappelle la tristesse des apôtres à la pensée du départ de Jésus : « Encore un peu de temps et vous ne me verrez plus ». Mais ce départ est nécessaire pour leur envoyer l'Esprit-Saint (4e dimanche).

Le cinquième dimanche est le dimanche de la prière faite au Père au nom de Jésus, prière qui sera toujours exaucée. Jésus a quitté le Père pour venir en ce monde ; il va retourner au Père pour se faire l'intercesseur de ceux qu'il laisse en ce monde. La liturgie nous prépare à l'Ascension qui ne nous privera de Jésus que pour nous assurer la venue de l'Esprit-Saint et le triomphe de l'Eglise.

* *

Mais avant de révéler cette Ascension du Sauveur, la liturgie romaine nous rappelle d'une manière plus expresse la nécessité de la prière. Le 25 avril et les trois jours qui précèdent l'Ascension, le clergé organise des processions qui, au chant des litanies des saints, parcourent les campagnes en demandant à Dieu de nous accorder les fruits de la terre. L'origine de ces processions est connue : elle marque la vigilance de l'Eglise à transposer dans le cadre des croyances chrétiennes les éléments sains du paganisme.

Les Romains, en effet, avaient un certain nombre de processions à travers champs. La plus célèbre était celle du 25 avril, appelée *Robigalia,* parce qu'on y invoquait le dieu Robigus pour préserver les moissons de la rouille *(robigo),* à l'époque de la lune rousse. On remplaça cette procession, probablement au temps de S. Léon (bien que l'époque en soit très incertaine), par les *Litanies majeures* qui se disent aussi le 25 avril, mais qui n'ont rien de commun avec la fête de S. Marc.

Les litanies majeures se répandirent dans les Gaules à partir du VIIIe siècle. Mais les Gaules avaient déjà leurs propres Litanies majeures, les *Rogations* (qu'on appelle aujourd'hui « litanies mineures ») et qui se célébraient les lundi, mardi et mercredi avant l'Ascension. L'institution de ces « litanies mineures » remonte à la fin du Ve siècle et l'auteur en paraît être S. Mamert, évêque de Vienne, dans le Dauphiné. Elles passèrent ensuite, au temps de S. Grégoire, dans la liturgie romaine. Il est bien possible qu'elles n'eurent pas, à l'origine, d'autre raison que de remplacer les *Robigalia.*

LECTURES SUR SAINTE THERESE DE L'ENFANT-JESUS

XII

MISSION APOSTOLIQUE

Peu de saints, croyons-nous, ont poussé aussi loin que sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus leur zèle apostolique, et sans doute aucun autre n'a-t-il ambitionné comme elle de travailler, jusqu'à la fin du monde, à la conversion des infidèles et au salut des âmes. Elle n'était encore qu'une toute petite enfant que déjà elle pensait à convertir les pécheurs. Ne dit-on pas que dès l'âge de trois ou quatre ans, elle marquait sur une sorte de chapelet à grains mobiles, les petits sacrifices qu'elle faisait dans ce but. Et n'est-il pas charmant ce trait que l'on raconte : elle avait alors environ cinq ans, lorsqu'un soir d'été, au retour d'une promenade avec son père et ses sœurs, ayant grand soif elle demanda à boire. Sur la remarque que lui fit sa marraine, qu'elle pourrait peut-être, en s'en privant, sauver un pécheur, courageusement l'enfant préféra rester avec sa soif. Lorsque plus tard elle fut couchée, sa sœur craignant que sa soif l'empêchât de dormir, lui proposa de boire.

— Mais, reprit vivement la petite, est-ce que mon pécheur est bien sauvé ?

Et elle refusait le verre qu'on lui tendait et il fallut, pour le lui faire accepter, lui assurer que oui, vraiment *son* pécheur était sauvé. Ainsi l'amour des âmes grandissait dans son cœur, parallèlement à l'amour du bon Dieu. Ou, pour mieux dire, les deux ne formaient qu'un seul et même amour qui s'épanouissait en deux fleurs inséparables, dont l'une tournait sa corolle vers Dieu, et l'autre la sienne vers le prochain.

Ce qu'elle dira plus tard de son amour du bon Dieu « qui a grandi avec elle au point de devenir un abîme dont elle ne pourrait sonder la profondeur », elle aurait pu, toute proportion gardée, le dire aussi de son amour des âmes, qui était bien devenu, lui aussi, un insondable abîme. Ce qui est hors de doute, c'est que jamais elle n'a séparé dans son estime, non plus que dans ses intentions, ces deux grands amours qui furent la passion de sa vie tout entière ; et elle a résumé en deux phrases lapidaires sa pensée sur ce point :

« *Il n'y a qu'une chose à faire ici-bas c'est d'aimer : aimer Jésus de toutes les forces de notre cœur et lui sauver les âmes pour qu'il soit aimé.* »

Et à la fin de sa vie : « *Tout ce que j'ai fait, c'était pour faire plaisir à Jésus et pour lui sauver des âmes.* »

* *

Ce fut à l'âge de quatorze ans, quelques mois après ce qu'elle a appelé sa conversion de Noël, que Thérèse reçut sa plus grande grâce d'apostolat, celle qui devait exercer sur tout le reste de sa vie une si forte et profonde influence.

« Un dimanche, raconte-t-elle, en fermant mon livre à la fin de la messe, une photographie représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu hors des pages, ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante ; j'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir ; et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes.

« Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « j'ai soif ! » retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive ; je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé ; je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes, et je voulais *à tout prix* arracher les pécheurs aux flammes éternelles. »

Ensuite elle explique comment son bon Maître, voulant lui prouver combien de tels désirs lui étaient agréables, lui inspira celui d'acheter à tout prix la conversion d'un criminel insigne, du nom de Pranzini, qui, condamné à mort, refusait de se convertir. Pour obtenir cette grâce tant désirée la pieuse enfant mit tout en œuvre. A l'offrande du sang rédempteur, elle joignit celle, combien abondante ! de ses prières et de ses sacrifices : « *J'employai,* dit-elle, *tous les moyens spirituels imaginables.* » Une telle confiance ne pouvait être déçue. De fait, elle fut couronnée du plus consolant succès. Au dernier moment, Pranzini, déjà sur l'échafaud, fit le geste attendu. Se retournant soudain, il saisit un crucifix que lui tendait le prêtre et baise par *trois fois ses plaies sacrées.*

Thérèse ajoute : « J'avais donc obtenu le signe demandé ; et ce signe était bien doux pour moi ! N'était-ce pas devant les plaies de Jésus, en voyant couler son sang divin que la soif des âmes avait pénétré dans mon cœur ? je voulais leur donner à boire ce sang immaculé afin de les purifier de leurs souillures ; et les lèvres « de mon premier enfant » allèrent se coller sur les plaies divines ! Quelle réponse ineffable ! Ah ! depuis cette grâce unique, mon désir de sauver les âmes grandit chaque jour, il me semblait entendre Jésus me dire tout bas comme à la Samaritaine : « Donne-moi à boire ! » C'était un véritable échange d'amour : aux âmes je versais le sang de Jésus ; à Jésus j'offrais ces mêmes âmes rafraîchies par la rosée du Calvaire. Ainsi je pensais le désaltérer ; mais plus je lui donnais à boire plus la soif de ma pauvre petite âme augmentait et je recevais cette soif ardente comme la plus délicieuse récompense. » *(Histoire d'une Ame,* ch. v).

* *

Les effets de cette grâce insigne ne devaient pas se limiter à quelques jours. Toute la vie de notre sainte devait en être profondément marquée.

Ce fut elle qui acheva de décider sa vocation. A ses yeux, en effet, tout désormais devait être subordonné à l'œuvre primordiale de la conversion des pécheurs et du salut des âmes. Dès lors, sa règle de conduite serait très simple, mais invariable : toujours elle se déterminerait d'après ce qui lui paraîtrait servir le plus efficacement cette grande et incomparable cause.

C'est pourquoi elle rêve d'abord des missions lointaines. Puis elle y renonça pour mieux servir les intérêts des âmes. « Jésus, lui ayant fait comprendre qu'il lui donnerait des âmes par la croix, plus elle rencontrait de croix et plus son attrait pour la souffrance augmentait ». Mais la croix c'est aussi le renoncement sous toutes ses formes ; c'est, à son degré le plus sublime, « *cette immolation complète de soi qui seule mérite le nom d'amour.* » Plus donc Thérèse s'immolera et plus elle convertira de pécheurs. Mais son immolation sera plus totale au Carmel que dans les missions pour lesquelles elle éprouve tant d'attrait. Aussi sacrifiera-t-elle cet attrait lui-même pourtant si légitime et si saint. Ainsi elle sera tout entière immolée, et au lieu de ne faire qu'un

bien limité dans l'espace et dans le temps, qui eût été celui de son action personnelle dans le cadre d'une Mission particulière, elle pourra, en se vouant purement et simplement à l'amour et en renonçant à tout le reste, étendre son apostolat aussi loin et aussi longtemps que s'étendra son amour, c'est-à-dire à tous les lieux du monde et à tous les siècles de l'avenir. *Il y a là*, croyons-nous, *la clef du mystère de tout l'apostolat thérésien* et la raison profonde pour laquelle, comme nous le dirons bientôt, sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, qui avait renoncé à faire œuvre particulière de missionnaire dans un pays donné, est devenue par la volonté de Dieu et de la Sainte Eglise « Patronne officielle de *tous les missionnaires, hommes et femmes, et de toutes les missions du monde entier.* »

Mais ce titre glorieux entre tous, elle a dû le mériter non seulement par le sacrifice qu'elle fit en entrant au Carmel à 15 ans, mais par sa vie de religieuse toute donnée, toute consacrée, jusque dans ses plus petits détails, au salut des âmes. Elle le déclarait nettement dans l'examen canonique qui précéda sa profession religieuse, et ne nous en eût-elle pas fait la confidence, que nous le saurions quand même, tant le but, qui fut celui de sa vie entière, transparaît à travers tout le récit de l'*Histoire d'une Ame*.

C'est pour sauver les âmes qu'elle fait si généreusement ces mille petits sacrifices qui coûtent tant à sa nature délicate et sensible, et cela dès son entrée au Carmel et malgré sa jeunesse, « *parce qu'il lui semble que le Christ du préau les lui mendie, qu'il en a besoin pour lui et pour les âmes.* »

C'est pour sauver les âmes qu'elle prend et, — chose plus admirable ! — qu'elle tient jusqu'à sa mort, son héroïque résolution « de ne rien accorder à la nature », d'aller toujours jusqu'au bout de ses forces avant de se plaindre, de ne pas chercher à acquérir des mérites pour elle-même, mais de les abandonner pour le salut des âmes au fur et à mesure qu'elle les acquiert ; de donner enfin à Jésus toutes les preuves d'amour qui sont à sa portée, en particulier « tous les genres de souffrances que son cœur sensible pourrait supporter. »

C'est pour sauver un plus grand nombre d'âmes qu'elle se voue pareillement à l'œuvre capitale de la sanctification des prêtres, parce que, pense-t-elle très justement, plus ils seront saints et plus ils seront sauveurs d'âmes.

C'est le même motif qui la rend si délicatement empressée à cueillir les fleurs des petits sacrifices, sans en laisser échapper aucune, parce que, « en les jetant pour lui sur l'aile de la brise » elle espère « embraser les cœurs ».

C'est le même motif qui la porte à se vouer à l'Amour miséricordieux du bon Dieu, qui lui fait accepter, dans les dernières années de sa vie, ce double martyre de l'âme et du corps qu'elle avait tant désiré et qui lui faisait dire le matin de sa mort : « *Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir ; je ne m'explique cela que par mon extrême désir de sauver les âmes.* »

Sa terrible et longue tentation contre la foi, qui lui fut si douloureuse, devint entre les mains de son zèle l'arme de sa victoire, car elle pensait par là obtenir aux incrédules le don de la foi. Aussi, avec quel amour elle s'écriait alors, du sein de sa désolation : « Seigneur, votre enfant a compris votre divine lumière. Elle vous demande pardon pour ses frères incrédules, elle accepte de manger, aussi longtemps que vous le voudrez, le pain de la douleur ; elle s'assied pour votre amour à cette table remplie d'amertume où les pauvres pécheurs prennent leur nourriture et d'où elle ne veut point se lever avant le signe de votre main. Mais ne peut-elle pas dire en son nom, au nom de ses frères coupables : « Ayez pitié de nous, Seigneur, car nous sommes de pauvres pécheurs ? » Renvoyez-nous justifiés ! Que tous ceux qui ne sont point éclairés du flambeau de la foi, le voient luire enfin ! O mon Dieu, s'il faut que la table souillée par eux soit purifiée par une âme qui vous aime, je veux bien y manger seule le pain des larmes, jusqu'à ce qu'il vous plaise de m'introduire dans votre lumineux royaume. La seule grâce que je vous demande, c'est de ne jamais vous offenser ! »

Pour longue qu'elle puisse paraître, cette citation n'était pas superflue. Elle est trop lumineuse pour demeurer dans l'ombre. De quel jour merveilleux, en effet, n'éclaire-t-elle pas tout à la fois et le drame intime qui se jouait, à l'insu de ses sœurs, dans l'âme douloureuse mais toujours souriante de la petite sœur Thérèse, et l'exercice en pleine activité de son zèle apostolique. Ce que les missionnaires font ostensiblement, au vu et au su de tout le monde, par leurs marches incessantes et leur écrasant ministère, Thérèse le faisait dans le champ clos de sa vie cloîtrée, sans autre témoin que sa conscience et Dieu. Elle ne se donnait et ne s'épuisait pas moins. Sa souffrance ne le cédait en rien à la leur ; et parce que plus ardents étaient son amour et son zèle, plus abondants aussi étaient les fruits de son apostolat caché.

On n'a pas oublié les immenses désirs qui la consumaient, et en particulier comment, non contente « d'être par son union avec Jésus, la mère des âmes » elle se sentait d'autres vocations, comme celles de guerrier, de prêtre, de docteur, de martyr.

En particulier « *elle aurait voulu éclairer les âmes comme les prophètes, les docteurs, parcourir la terre, prêcher le Nom de Jésus et planter sur le sol infidèle la croix glorieuse ! Mais une seule mission ne lui aurait pas suffi ; elle aurait voulu en même temps annoncer l'Evangile dans toutes les parties du monde et jusque dans les îles les plus reculées,... être missionnaire, non seulement pendant quelques années, mais l'avoir été depuis la création du monde et continuer de l'être jusqu'à la consommation des siècles.* »

Ce sont tous ces désirs, « vastes comme l'univers », qui lui faisaient désirer de « passer son ciel à faire du bien sur la terre, sans prendre aucun repos, jusqu'à la fin du monde »... aussi longtemps que, « le nombre des élus n'étant pas complet, il resterait encore ne fût-ce qu'une âme à sauver. » La seule chose qui lui faisait désirer le ciel, c'était l'espoir que plus encore que sur la terre, elle pourrait être utile à l'Eglise en « revenant sur la terre pour faire aimer l'Amour. »

Et c'était à tel point que si dans le ciel il lui eût été impossible de travailler au salut des âmes, elle aurait mieux aimé rester sur la terre, elle aurait préféré l'exil à la Patrie.

* *

Ce rappel des saintes ambitions apostoliques de sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus n'était point inutile avant de la montrer à l'œuvre dans l'exercice pos-

thume de son apostolat, nous voulons dire dans la façon dont elle l'exerce depuis sa mort. Car il nous permet de mieux comprendre, il explique, en le justifiant, le second aspect de sa mission céleste, celui de son *action apostolique personnelle* sur le monde.

Sainte Thérèse n'est pas seulement une *parole de Dieu* qui nous éclaire par sa si lumineuse doctrine, c'est une parole *vivante* qui, l'ayant vécue avant de l'enseigner, vit maintenant dans le ciel pour mieux la répandre, en même temps que pour faire elle-même par les étonnants moyens que Dieu met à sa disposition, tout le bien possible sur la terre.

De cette action de la céleste *semeuse de roses*, on ne saurait douter. Nous en avons donné des preuves multiples au cours de cette étude, et qui saurait lire dans le secret des cœurs tout ce qui s'est fait de bien grâce à elle depuis cinquante ans, pourrait écrire le plus merveilleux recueil qui soit des merveilles opérées par les saints. Ce serait un récit vraiment unique. Mais comme sainte Thérèse le disait de sa vie terrestre : « Beaucoup de pages de cette histoire ne se liront pas sur la terre. »

Aussi bien, nous n'avons pas la prétention de l'écrire intégralement. Ce que nous voulons, c'est montrer notre chère sainte à l'œuvre dans les deux grands Patronages que l'Eglise lui a officiellement confiées, celui des Missions et celui de la France.

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne des Missions !

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne de la France !

Deux fleurons splendides qui brillent à son front d'un éclat merveilleux ; deux couronnes de gloire qui consacrent en quelque sorte la royauté spirituelle qu'elle exerce sur le monde et plus particulièrement sur notre patrie, de par la volonté du Vicaire de Jésus-Christ.

Mais surtout deux grands moyens d'apostolat grâce auxquels, mandatée par l'Eglise elle-même, elle nous apparaît dans tout l'éclat de sa grâce et de sa bienfaisance apostoliques.

Après les avoir étudiés, nous comprendrons mieux combien elle était divinement inspirée lorsque, peu avant de mourir, parlant de ses étonnants « projets d'avenir » elle disait : « *Je pense à tout le bien que je voudrais faire après ma mort : faire baptiser les petits enfants, aider les prêtres, les missionnaires, toute l'Eglise.* »

Par quoi elle n'entendait pas seulement le bien qu'elle ferait du haut du ciel par sa prière mais aussi celui que, descendue sur la terre, suivant sa promesse, elle ferait par son influence directe. C'est ainsi du moins elle semblait l'entendre lorsque le 2 septembre qui précéda sa mort, à l'une de ses sœurs qui lui rappelait le désir qu'on avait de l'avoir au Carmel d'Hanoï et à celui de Saïgon, elle répondait :

« — *J'irai, j'irai prochainement ; si vous saviez comme j'aurai vite fait de faire le tour du monde !* »

Les *Annales de sainte Thérèse* qui citaient ces paroles en février 1928, pouvaient les faire suivre de ce bref mais combien éloquent commentaire : « Le courrier quotidien reçu au Carmel de Lisieux prouve assez que la chère sainte parcourt sans cesse l'univers en faisant tomber sa pluie de roses. »

XIII

SAINTE THÉRÈSE DE L'ENFANT-JÉSUS PATRONNE DES MISSIONS

Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus a toujours eu pour les missions un amour de prédilection. Si elle renonça à s'y dévouer sur place, comme religieuse missionnaire, ce fut, on s'en souvient, pour les servir plus efficacement et d'une façon plus durable et plus universelle, en choisissant l'immolation totale du cloître.

Du fond de sa cellule de Carmélite, sa pensée s'envolait souvent vers ces pays lointains, accompagnée de ses prières et de ses sacrifices, avec le désir d'y faire fleurir la foi. En vraie fille de l'Eglise catholique, elle priait pour toutes les missions et pour tous les missionnaires. Mais le jour où sa Mère Prieure lui proposa d'adopter pour frère missionnaire un séminariste, futur missionnaire, qui en faisait la demande, la petite sœur en ressentit une joie d'enfant : « Il me faut, écrivait-elle, remonter aux jours de mon enfance pour trouver le souvenir de ces joies si vives que l'âme est trop petite pour les contenir. Jamais, depuis des années, je n'avais goûté ce genre de bonheur ; je sentais que de ce côté mon âme était neuve, comme si l'on eût touché en elle des cordes musicales restées jusque-là dans l'oubli. »

Une telle résonance ne s'explique que parce que les fibres les plus profondes et les plus délicates du cœur avaient été touchées. C'est dire combien la petite sœur Thérèse vibrait à la pensée des missions, puisque le seul fait de devenir la sœur spirituelle d'un futur missionnaire, la faisait si doucement tressaillir, et la remplissait d'une si grande allégresse. Celle-ci devait se doubler, un peu plus tard, par l'entrée dans la vie d'un autre frère missionnaire qui lui fut également donné. Le premier était destiné à l'Asie ; le second à l'Afrique. Avec eux et par eux, Thérèse répandrait l'Evangile dans les deux continents. Elle leur fit donc une part spéciale, particulièrement abondante, dans ses prières et dans ses pénitences. Mais elle ne bornait point son apostolat à ses deux frères. « Puisque le zèle d'une Carmélite doit embraser le monde, écrivait-elle, j'espère avec la grâce de Dieu être utile à plus de deux missionnaires, je prie pour tous. »

En leur faveur elle multiplia donc ses généreuses offrandes. Elle pria, elle souffrit, elle s'immola, et même... elle se promena. On connaît ce trait touchant qui se rapporte aux derniers mois de sa maladie. Son infirmière, croyant bien faire, lui avait recommandé de faire tous les jours une promenade dans le jardin. Pour Thérèse, enfant d'obéissance, un tel conseil devenait un ordre. Tous les jours donc elle faisait sa promenade. Mais à mesure que les forces diminuaient et que l'essoufflement augmentait, cette marche réglementaire la fatiguait beaucoup. Or, un jour qu'elle semblait plus à bout de forces, une de ses sœurs qui la rencontra, touchée de compassion, ne put s'empêcher de lui demander pourquoi elle continuait à se promener alors que la marche lui était si pénible.

— « C'est vrai, repartit sœur Thérèse. Mais savez-vous ce qui me donne des forces ? Eh bien ! *Je marche pour un missionnaire.* Je pense que là-bas, bien loin, l'un d'eux est peut-être épuisé dans ses courses apostoliques, et, pour diminuer ses fatigues, j'offre les miennes au bon Dieu. »

Se doutait-elle dès lors, la chère sainte, qu'elle se méritait à elle-même par son héroïque charité, la grâce, une fois morte, non seulement de marcher, mais de voler du haut du ciel au secours de tous les missionnaires du monde ? On peut le croire puisque, peu après, elle promettait de se rendre à Hanoï et à Saïgon et en bien d'autres lieux et de faire comme en un clin d'œil le tour du monde.

Pour réaliser sa promesse la petite sœur Thérèse ne devait pas attendre sa Canonisation.

A peine morte, voici qu'elle commence ses célestes randonnées à travers les missions. Elle va, invisible, décelant son passage par les grâces qu'elle y déverse. De mille manières différentes, elle fait pleuvoir ses roses. Celles-ci, sans doute, ne sont pas sans épines. Nous voulons dire que la petite sœur Thérèse n'enlève pas aux missionnaires toutes les épreuves, les croix et les persécutions dont ils sont souvent accablés. Mais pourrait-elle le faire, alors que les âmes ne se sauvent que par la croix et qu'elle-même a toujours regardé la souffrance unie à l'amour comme le plus grand des biens qui soient ici-bas ? L'ordre de la Rédemption ne peut pas être changé. Les missionnaires auront donc toujours à souffrir. Mais, sous cette réserve, que de grâces seront accordées ! que de conversions obtenues ! que de difficultés résolues ! que de santés affermies ! que de ressources procurées !

Aussi, longtemps avant d'être placée sur les autels, la *petite sœur des missionnaires,* jouissait-elle auprès d'eux d'un crédit sans pareil et d'un extraordinaire renom de thaumaturge. Il apparaissait déjà que les pays de missions formaient, dans son immense domaine de bienfaisance, le fief le plus cher à son cœur et le plus favorisé de ses grâces. Ainsi le proclamait la « voix du peuple »... Et une fois de plus, « la voix de Dieu » allait lui faire écho par l'organe de son Eglise, et il serait difficile de dire de quel côté l'empressement fut le plus grand à demander ou à accorder à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus le titre glorieux entre tous de *Patronne des Missions.*

* *

Rapides furent les étapes qui la portèrent à cet honneur suprême.

Dès 1923, à peine béatifiée, elle était proclamée *Patronne des Missions Carmélitaines.* Presque au même moment, Pie XI la faisait présider à la création et au développement de son *Séminaire* de prédilection *pour la Russie,* à Rome.

Depuis longtemps déjà, Mgr de Teil, premier postulateur de sa Cause, lui avait confié « la trésorerie » de la *Sainte-Enfance.* A peine était-elle béatifiée, que Mgr Mério, qui lui avait succédé, la réclamait pour l'Œuvre entière.

Deux mois après sa Canonisation, à la demande de Mgr Tiberghien, un bref pontifical du 29 juin 1925, nommait et établissait la nouvelle sainte Patronne officielle de l'*Œuvre de Saint Pierre Apôtre* pour la formation du clergé indigène.

Mais ce n'étaient là que des honneurs partiels et des titres fragmentaires accordés à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans le domaine de l'apostolat missionnaire. Il restait à lui décerner le plus grand de tous, celui qui, réunissant tous les autres, placerait sous son Patronage direct et officiel toutes les missions et tous les missionnaires du monde entier.

Ce ne pouvait être que l'œuvre du Souverain Pontife. Cependant, dans cet ordre de choses, le Vicaire de Jésus-Christ n'a pas l'habitude de prendre de lui-même l'initiative. Il faut que la chose soit postulée par des évêques au nom de leurs fidèles et en leur propre nom. Dans l'espèce, il appartenait aux évêques missionnaires d'aller de l'avant. Et ce fut de l'Extrême-Nord canadien que le mouvement partit, et Mgr Charlebois, O. M. I., vicaire apostolique du Keevatin, qui s'en fit l'ardent et tout dévoué promoteur. Il venait de céder à Mgr Turquetil la partie de son incommensurable juridiction comprenant les Esquimaux de la baie d'Hudson, mais il lui remettait en même temps une chrétienté miraculeusement fondée par sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Le prodige remontait à 1917. Jusqu'alors, cinq années d'évangélisation n'avaient semblé produire aucun résultat. Mais un jour, à la dérobée, le missionnaire avait jeté sur les Esquimaux, réunis à Chesterfield Inlet, une pincée de terre, venue de la tombe de la sainte carmélite. Aussitôt, « irrésistiblement emportés », ainsi qu'ils l'avouèrent, les Esquimaux demandèrent le baptême.

On devine l'impression produite sur le Vicaire Apostolique et l'on s'explique aisément qu'il eut dès lors l'idée de procurer à son Vicariat et aux autres nations nordiques du Nouveau Monde, le patronage officiel de l'étonnante thaumaturge. A cela d'abord se borna son ambition. Mais ses collègues voisins alertés et Rome consultée firent un tel accueil à son projet, qu'encouragé par ce premier succès, l'idée lui vint de l'élargir aux dimensions du monde. Il s'adressa donc à tous les Ordinaires des missions de l'univers catholique pour les prier de lui envoyer leur adhésion, s'ils désiraient, eux aussi, obtenir comme Patronne officielle, celle que beaucoup aimaient déjà à reconnaître « comme la plus grande âme missionnaire de notre temps et dont le Vatican connaissait les activités miraculeuses dans les pays païens. »

Son appel lui revint au cours des mois suivants, couvert de 226 signatures d'évêques missionnaires accompagnées « de lettres extrêmement enthousiastes. » Aucune contrée du monde connu ne manquait à ce rendez-vous de la confiance et de l'amour. On y voyait représentés la Suède, la Norvège, le Danemarck, la Finlande, les deux Amériques, l'Asie, l'Afrique et l'Océanie. A côté du rite latin en figuraient d'autres, tel que le rite grec melkite et le syro-malabar.

Présenté à Pie XI, le 14 octobre 1927 par le cardinal Sincero, le résultat de cette consultation qui évoquait l'idée d'une sorte de concile missionnaire œcuménique émut profondément le grand Pape des Missions. Aussi répondit-il « qu'il se ferait lui-même auprès de la S. Congrégation des Rites, le commissaire et l'avocat d'une Cause si chère. » Celle-ci, munie d'un tel appui, ne pouvait pas ne pas réussir. Juste deux mois plus tard, le 14 décembre 1927, était promulgué le décret qui déclarait sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus *Patronne à titre spécial de tous les Missionnaires hommes et femmes, et aussi des Missions du monde.* En voici le texte :

« L'expansion de la dévotion à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus dans le monde entier manifeste avec quel sentiment de joie les fidèles de l'univers catholique ont accueilli sa Canonisation. Il n'est pas jusqu'aux régions éloignées et infidèles où la Vierge du Carmel n'ait daigné faire tomber du ciel la pluie de roses qu'elle avait promise. C'est la raison pour laquelle de très nombreux évêques eurent la conviction

que des fruits bien plus abondants seraient récoltés dans la vigne du Seigneur, si sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus qui brûlait d'un zèle ardent de répandre la foi et dont chacun connaît la miraculeuse action dans les pays païens, était proclamée Patronne de tous les Missionnaires dans quelque mission qu'ils travaillent. Les évêques missionnaires présentèrent donc humblement à Notre Saint-Père le Pape Pie XI des suppliques recueillies dans le monde entier et qui demandaient la suprême sanction apostolique ratifiant leurs vœux communs.

« Sa Sainteté, sur le rapport du Cardinal Préfet de la S. Congrégation des Rites, accueillant avec la plus grande bienveillance des demandes d'évêques présentées en si grand nombre, *daigne déclarer sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus Patronne à titre spécial de tous les missionnaires, hommes et femmes, et aussi des missions existant dans tout l'univers. Elle devient ainsi leur Patronne principale, à l'égal de Saint François Xavier avec tous les droits et privilèges que comporte ce titre.* »

Certes, l'honneur était grand pour l'humble Carmélite. Si quelques-uns s'en étonnèrent, ce ne put être que par ignorance de ce qui s'était passé dans les missions en ce premier quart du xx^e^ siècle, ou par méconnaissance de la véritable valeur de l'apostolat caché de la prière et du sacrifice lorsqu'un immense amour l'anime. En vérité, ce qui fait un apôtre, c'est moins son activité extérieure, encore qu'elle soit nécessaire lorsque sa vocation la demande, que le rayonnement spirituel de sa vie profonde, son immolation personnelle, l'ardeur de ses désirs et de sa charité. N'entendions-nous pas tout-à-l'heure Mgr Charlebois appeler sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus « la plus grande âme missionnaire de notre temps ! »

Toujours est-il que Rome avait parlé, et la nouvelle Patronne des missions qui reste certainement dans le ciel cette « vraie fille de l'Eglise » qu'elle aimait à se dire sur la terre, ne pouvait pas ne pas répondre à tant de vénération et de confiance. Elle le fit comme elle fait toutes choses, avec une libéralité sans pareille. Et elle continua d'écrire avec la plume d'or de ses bienfaits, cet admirable chapitre de sa survie, l'un des plus beaux de tous, qu'est l'histoire de sa bienfaisance en pays de missions.

On ne peut ici que la résumer à larges traits. D'une statistique publiée en 1934 nous extrayons les faits suivants qui mettent, semble-t-il, dans un égal relief la confiance des missionnaires et de leurs chrétiens et la bonté inépuisable de leur céleste Patronne.

* *

En Afrique, ce furent vraisemblablement les Pères Blancs qui la firent connaître les premiers. L'un d'eux, le P. Bellière, n'était-il pas l'un des Frères spirituel de l'angélique sainte ? Aussi y avait-il dans l'Ouganda, dès 1912, l'hôpital de la « Petite Fleur » (nom que dans les pays anglo-saxons on aime à donner à sainte Thérèse).

Actuellement, depuis le bled marocain jusqu'au Natal, du Dahomey à l'Abyssinie, la « Vierge blanche de France » est aimée des Noirs. N'est-ce pas un chef dahoméen, Zounon, dit le « Roi de la nuit », qui lui offrait en 1932 son sceptre royal ?

En Egypte elle est la « Petite Reine » et son sanctuaire de Choubrah est témoin d'un pèlerinage incessant où les mahométans coudoient les orthodoxes et même les juifs.

A Madagascar, les roses du ciel pleuvent à profusion et la création d'un noviciat de sœurs indigènes lui est attribué parmi beaucoup d'autres bienfaits.

L'Angola, la Rhodésie, l'immense Congo consacrent, de plus en plus, des missions, des églises, des séminaires à la sainte Patronne des Missions, et sur les bords des lacs équatoriaux ses cantiques, traduits en langues indigènes, résonnent comme un chant du ciel.

On connaît pour l'Afrique 71 églises ou chapelles qui lui sont dédiées, ainsi que 37 missions et 12 séminaires, plusieurs congrégations de religieuses, des hôpitaux et des léproseries.

En Océanie, les Indes néerlandaises possèdent plusieurs foyers particulièrement actifs du culte de sainte Thérèse. La « Petite fleur » trône à Samos, dans l'Archipel des Navigateurs, aux Philippines, aux Nouvelles Hébrides et aux îles Cook dont elle est officiellement « la Préfète ». Le cachet de la Préfecture porte, à cet effet, le T étoilé dominant l'archipel.

Aux Indes, la dévotion à sainte Thérèse s'épanouit comme une fleur au soleil. On y compte 53 églises ou chapelles qui lui sont dédiées. Toutes sortes de groupements, d'institutions ou même d'entreprises plus ou moins commerciales s'abritent sous son nom indianisé et gracieux. C'est, au dire des missionnaires, une popularité inouïe... Et l'on note qu'à Ceylan, la « Perle de l'océan Indien », les conversions ont triplé depuis qu'y a été introduit le culte de sainte Thérèse. Dans l'ensemble des Indes, un diocèse, deux vicariats et trois missions lui sont consacrées.

En Chine, où le second Frère spirituel de sainte Thérèse, le P. Roulland, des Missions Etrangères, exerça son apostolat, le nom de la petite sœur Thérèse fut connu, grâce à lui, aussitôt la mort de la sainte. On y signale l'influence très spéciale qu'elle exerce sur les missionnaires et sur le clergé indigène et dont la principale cause doit être attribuée, pour une large part, à la confiance de l'Episcopat. Six séminaires l'ont pour titulaire. Manifestement elle s'emploie au recrutement et à la sanctification des prêtres. « Quand je vois un missionnaire prendre goût à la vie de la sainte, déclarait un vicaire apostolique, je suis parfaitement tranquille à son sujet. Aiguillée dans ce sens, l'âme va vite à Dieu. »

Un fait illustrera, en achevant, ce trop rapide exposé. Il s'est passé dans la région d'Hanoï où précisément la petite sœur Thérèse avait rêvé de terminer ses jours dans une immolation encore plus douloureuse de son cœur sensible.

Un missionnaire dominicain, chargé d'un poste particulièrement ingrat, avait eu la douleur de voir ses quelques rares baptisés, presque retournés au paganisme. Humainement, il semblait bien qu'il n'y eût rien à faire, d'autant plus qu'une « bonzesse », préposée au culte des faux dieux, y multipliait ses insolences et ses vexations. Le missionnaire n'hésita pas, et se voyant impuissant, recourut au parti le plus sûr. Il s'en alla à Hanoï acheter une statue de sainte Thérèse. « Maintenant, déclara-t-il à son retour à ses pauvres chrétiens, vous allez voir qu'elle fera ici des miracles comme elle en fait partout. »

De fait, quelques jours plus tard, tout le village se présentait chez lui, demandant le baptême et lui offrant la pagode, le « Dinh », les objets du culte, tout l'enclos des deux temples et quelques rizières. Qui donc avait produit soudain un tel changement ? Pas le Père, à coup sûr, puisqu'il n'avait pas eu, depuis son retour, le temps de se mettre en contact

avec ses gens. Aussi n'hésita-t-il pas à l'attribuer à sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, et l'on n'a pas de peine à se représenter ce que fut sa joie, lorsqu'ayant renversé lui-même les idoles de la pagode il installa, à leur place, sur leur autel, la statue de la sainte Patronne des Missions. La pagode devint ainsi l'église catholique du village, et le bouddha, « devenu un trophée de victoire, prit le chemin de Lisieux. Prisonnier de la sainte, il était juste qu'il échouât dans son Carmel. »

Pendant que, dans les missions, évêques et chrétiens recouraient à elle avec tant de confiance et qu'elle-même y répondait par tant de faveurs signalées, à Rome, le Pape des Missions ne cessait d'encourager les missionnaires et en particulier les Vicaires Apostoliques à recourir toujours plus à son inépuisable bonté. Pour l'année jubilaire 1929, il avait fait frapper une médaille commémorative représentant d'un côté son effigie et de l'autre, celle de sainte Thérèse, Patronne des Missions. En la distribuant à profusion aux évêques et aux fidèles, il ramenait inlassablement leur attention sur l'aimable sainte, qu'il entendait leur donner pour modèle et son visage trahissait comme malgré lui la joie qu'il éprouvait en distribuant ce souvenir cher entre tous à son cœur.

Sans cesse aussi, à ses visiteurs, il prêchait la confiance en sainte Thérèse.

— La priez-vous bien ? demandait-il à l'un d'eux qui lui confiait ses angoisses et ses peines.

— Oh ! oui, Très Saint Père, puisqu'elle est la Patronne des Missions.

— Mais, reprenait le Pape, la priez-vous avec assez de ferveur ? Avez-vous sa relique ? Voyez, je l'ai là sur mon bureau et je me tourne sans cesse vers Elle dans mes difficultés et toujours Elle m'exauce.

A un autre — un évêque des Indes, — il demande :

— Avez-vous déjà un Patron pour votre diocèse ?

— Non, Très Saint Père.

— Eh bien ! je vous donne sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus. Elle a fait beaucoup pour Nous. Elle fera beaucoup pour vous. Elle vous aidera à convertir tous vos païens.

A un religieux capucin chargé des Arméniens de Grèce qui lui confiait ses difficultés de tous genres, le Pape répondait : « Faites comme moi ; jetez toutes vos difficultés dans les bras de la *Térésina* et vous serez aidé comme je le suis. »

On pourrait multiplier les observations de ce genre qui se terminaient souvent par un geste familier du Saint Père. Vivement, il se levait et allant à un meuble qui renfermait une riche provision de reliques de sa chère sainte, il puisait dans ses « tiroirs d'abondance » le précieux souvenir qu'il remettait aussitôt à son visiteur.

* *

Depuis, la guerre a passé étendant pendant six mortelles années son lourd manteau de silence et de ruine, sur un trop grand nombre de missions. La reprise des relations a permis enfin au Carmel de Lisieux de rétablir avec elles un contact trop longtemps attendu et ardemment désiré. Les correspondances d'évêques, de Pères et de religieuses missionnaires dont nous avons des extraits sous les yeux, prouvent que la sainte et glorieuse Patronne des missions leur a continué abondamment sa protection et ses secours de toutes sortes.

C'est un évêque missionnaire du Congo belge qui, venu en pélerinage à Lisieux, écrivait ensuite de Paris, parlant de la sainte : « Chère petite Sœur ! au ciel seulement on saura tout ce que les missionnaires lui doivent et combien aussi ils l'ont aimée ! »

C'est un jeune Père jésuite, missionnaire dans une autre partie de ce même Congo, qui écrivait : « Dans notre Vicariat, sainte Thérèse nous fait sentir sa protection de façon évidente. » Et il cite à l'appui une « course de vitesse » entre missionnaire catholique et pasteur protestant à qui pénétrerait le premier dans un certain poste de brousse, ce qui pouvait entraîner des conséquences séculaires. Le protestant arriva le premier. Mais, le lendemain, le missionnaire catholique survenait à son tour muni d'une statuette de sainte Thérèse. En réalité c'était elle qui avait agi la première. Car le chef du village avait refusé de recevoir l'hérétique et ce fût l'envoyé catholique qui gagna la partie.

De la Rhodésie un infatigable bâtisseur d'églises en pleine brousse raconte comment, complètement dénué de ressources, il a pu néanmoins en pleine guerre mondiale construire une véritable église, avec une résidence pour le missionnaire et ce que l'on appellerait en France une cité paroissiale : deux maisons pour les catéchistes, deux bâtiments pour abriter les catéchisés. Et le missionnaire conclut par ces mots : « A mon avis, c'est un vrai miracle. »

Il faudrait des pages et des pages, ne serait-ce que pour résumer le récit des grâces attribuées ou demandées à sainte Thérèse au cours des années de guerre par des évêques et des missionnaires des régions les plus diverses, ce qui montre que ni son bras ne s'est raccourci, ni son cœur resserré. Paisible et souriante parmi toutes les agitations de la terre, la céleste Patronne des Missions continue à réaliser sur tous les continents, et suivant ses désirs « jusque dans les îles les plus reculées » sa grande promesse « *d'aider les missionnaires, les prêtres, toute l'Eglise* ». Aussi comme volontiers on souscrit à ces paroles que le cardinal Pacelli prononçait à Lisieux, le 11 juillet 1937 :

« C'est vous, ô Thérèse, qui soutenez les missionnaires dans les fatigues et les déceptions de leur apostolat lointain ; votre image leur apporte son sourire dans la froidure des isbas et la moiteur des paillottes, dans l'immensité des sables et sur celle des océans, jusque dans les nuages et les hauteurs du firmament. »

SUJETS DE CIRCONSTANCE

Pour le jubilé d'une religieuse, directrice d'une institution de jeunes filles

UNE DOUBLE MATERNITÉ

Mes enfants,

La Sainte Vierge, vous le savez, possède une double maternité : elle est, selon la nature, la Mère de N.-S. Jésus-Christ, le Dieu fait homme ; elle est, dans l'ordre spirituel, la Mère de tous les hommes rachetés par son divin Fils. Certes, la première maternité est glorieuse ; mais elle n'a demandé à Marie que le *fiat* de l'Annonciation. La seconde maternité est plus voilée ; mais elle a demandé à Marie le sacrifice de son Fils selon la nature, puisque c'est au pied de la croix, en immolant ses droits de mère,